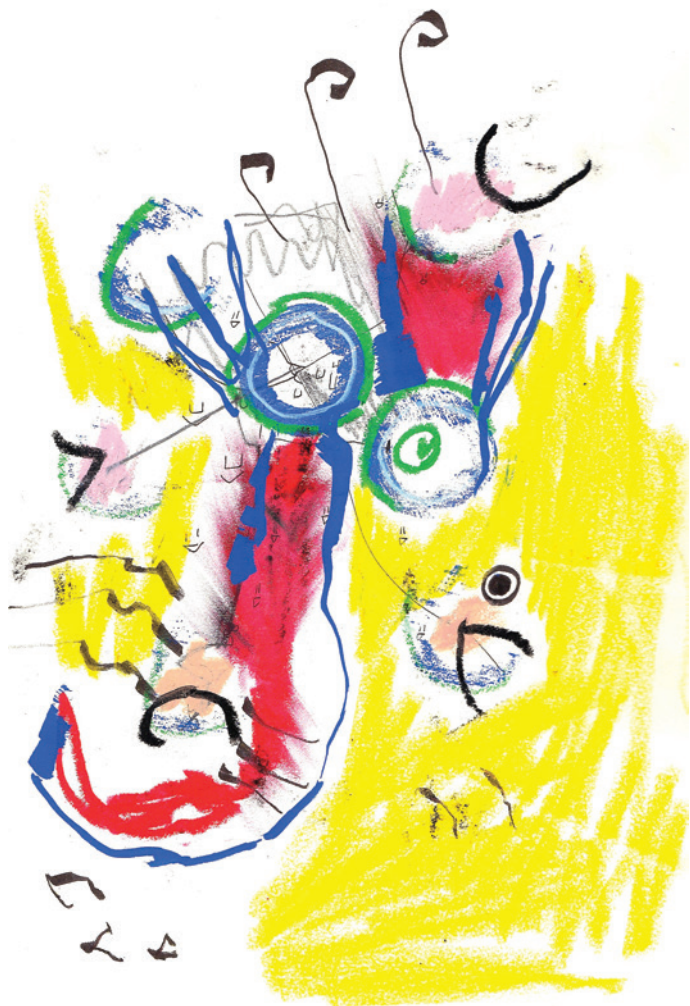


MICHEL MORIN
DE VIVE VOIX
LES HERBES ROUGES / ESSAI



DE VIVE VOIX

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Souveraineté de l'individu, 1992.

L'étrangeté de la raison, 1993.

Vertige! et autres essais a-politiques, 2002.

L'identité fuyante, 2004.

Désert [1988], coll. «Territoires», 2006.

Le murmure signifiant, 2006.

chez d'autres éditeurs

Le contrat d'inversion

(en collaboration avec Claude Bertrand),
Hurtubise HMH, 1977.

Le territoire imaginaire de la culture

(en collaboration avec Claude Bertrand),
Hurtubise HMH, 1979.

L'Amérique du Nord et la culture,

Hurtubise HMH, 1982.

Les pôles en fusion

(en collaboration avec Claude Bertrand),
Hurtubise HMH, 1983.

L'ami-chien. Fragments d'une éthique de l'amitié,

Le Préambule, 1986.

Mort et résurrection de la loi morale,

Hurtubise HMH, 1997.

Créer un monde, Hurtubise HMH, 2000.

MICHEL MORIN

De vive voix

essai

LES HERBES ROUGES

Les Herbes rouges remercient le Conseil des arts du Canada, et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec, pour leur soutien financier.

Les Herbes rouges bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Données de catalogage disponibles sur le site de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

I
Poétique

*... ce travail d'examen du rêve « métaphysique »,
cette vigilance au plus intime des mouvements de
l'esprit, c'est la poésie qui peut l'accomplir, la
poésie qui n'est pas l'art, la poésie qui est à la
fois l'imagination sans frein et l'adhésion au plus
simple de l'existence.*

YVES BONNEFOY

L'imaginaire métaphysique

1. De la voix à l'écriture

DE VIVE VOIX

1. *Le ton de voix (le don de soi)*

Le «ton de voix» n'est-il pas toujours le «ton de soi»? Le «ton de soi», s'il est transmis ou communiqué, n'est-il pas toujours le plus originel et le plus authentique «don de soi»?

La «langue secrète» dans laquelle «je me parle à moi-même» accède-t-elle à la voix, en tant que celle-ci serait la première manifestation du soi interne à l'extérieur, la première expression, la première venue au corps du pensant en soi? Cette «langue secrète» dans laquelle je me parle à moi-même n'est à vrai dire pas encore une langue et n'accède pas à l'articulation. En réalité, c'est plutôt d'un *murmure* qu'il s'agirait, mais d'un «murmure signifiant» : toute première germination du pensant en soi.

Une chose cependant ne fait guère de doute, c'est que la voix en tant qu'émission de sons en porte la trace. Pour l'interlocuteur, le *ton de voix* n'est-il pas le premier révélateur, le symptôme premier à déchiffrer de l'état intérieur de celui qui s'adresse à lui? Ce ton trahit nécessairement. Comme, au téléphone, c'est lui que nous entendons d'abord, nous sentons-savons, tout juste au seuil de la conscience, de quelle sorte d'interlocuteur il s'agit (intérieur ou extérieur, intime ou étranger), et surtout, s'il s'agit d'un interlocuteur intime, dans quelle disposition il se trouve, ce qui détermine immédiatement la nôtre même. La première

transmission de sens, au téléphone, s'effectue par la voix. L'intérêt du téléphone, c'est qu'il nous abandonne à la voix toute nue, sans image. Voilà un moyen technique qui, étrangement, nous disposerait d'emblée, naturellement, à l'intimité. C'est sans doute cette mise à nu, ce dévoilement que nous fuyons en *empruntant* un ton. Mais qui ne détecte et ne déteste un ton emprunté? N'est-ce pas, particulièrement au téléphone, à la fois rendu manifeste et insupportable? C'est sans doute pourquoi l'on cherche à se défilier toujours plus par rapport à ce «moyen de communication». Les nouvelles versions de ce moyen technique (avec images, portable, muni d'un répondeur et de moyens de détection à l'avance du correspondant) n'ont-elles pas pour effet de le banaliser en l'extériorisant, le socialisant, le réduisant à une pure fonction d'échange rapide de «messages», désamorçant d'autant sa portée dévoilante? Or, cette portée tient à la voix toute nue, hors image. Par rapport au ton de voix, à ce qu'on peut y deviner comme hésitation, tremblement, défaillance, l'image «rachète», généralise d'emblée en *exposant*, socialise : c'est toujours l'image-pour-les-autres, l'image-pour-tous qui, par son effet d'évidence, étouffe la voix en son intimité, la décline. Quant au téléphone portable, il est la négation pratique, active, de ce qu'il peut y avoir d'intime associé à cet appareil, il en est la *profanation*. On peut supposer que la voix s'y transforme, qu'elle «mue» au contact de l'environnement auquel elle tendrait à s'«adapter». C'est certainement déjà beaucoup plus une «voix-pour-tout-le-monde», exposée, en représentation, qui doit se neutraliser, au même titre que le propos, que n'importe qui doit pouvoir entendre.

Le «message» transmis est celui-là même de notre milieu de vie : plus rien qui ne «mérite» d'être intime, qui ne puisse, voire ne doive, être exposé, montré, dévoilé. L'«intérieur» serait un archaïsme, une notion anachronique, voire un mythe. On notera d'ailleurs, à cet égard, la tendance croissante à recourir au courrier électronique plutôt qu'au téléphone. Là, la voix n'a plus à se faire entendre, ce qu'elle a de «compromettant» est évité au profit du «message» neutre et fonctionnel, «objectif», transmis sans «état d'âme», tel quel, en sa version la plus abrégée possible, tels un ordre, une directive, à prendre ou à laisser, sans discussion.

2. Du cri au son («faire entendre sa voix»)

Pourquoi dit-on une «voix dissidente» sinon parce que la voix est le lieu premier de la dissidence? Lieu premier de la différenciation des individus qui refait surface dès que l'occasion le permet. On dira également : «Il a fait entendre sa voix.» Encore là, pourquoi «sa voix»? N'est-ce pas ce que nous entendons d'abord, le plus souvent sans nous en rendre compte, mais en n'en étant pas moins immédiatement touchés, infléchis à écouter d'une certaine façon, aussi attentifs que nous soyons ou prétendions être au prétendu «contenu»?

L'ouïe se trouve déclassée par rapport à la vue (à ce qui se représente), trop proche est-elle du sensible à l'état nu (qui n'a pas encore eu le temps de se rendre

«présentable»), en son caractère hésitant et vague, indéterminé, dont chacun a «honte». «Honte» («pudeur») de le faire apparaître, de le «montrer». D'où le recours impatient et intempestif au visible qui nous arrache à notre nébulosité interne, nous en «sauve» au profit de ce qui se re-présente. Il faut prendre au mot ce verbe : *re-présenter* en tant que «rendre présent», se «rendre présent», jusqu'à accréditer l'idée que non seulement le «présent» existe, stable, égal à lui-même, mais que, à la limite, n'existerait que lui, comme si lui seul «méritait» l'existence, le «passé» se trouvant aboli dans la nuit, et l'avenir, pourtant incertain, figuré en tant que «projection» du présent promu en modèle. Toute idée de cycle se trouve dès lors évacuée au profit de la ligne droite, si aisée à se représenter (et si «satisfaisante»). Mais signifie-t-elle autre chose que le présent figé et projeté dans l'«avenir», son institution comme équivalent de la «réalité»?

Et pourtant, ne nous absentons-nous pas ? Mais pour aller où ? Sinon dans la nuit... mais qu'est-ce que la nuit, sinon ce qui n'est pas là, jamais présent ni présentable, pas plus que re-présentable, là où, dit-on, «tous les chats sont gris», brume épaisse où tout se confond... mais n'est-ce pas de là, toutefois, que tout vient, que «je» viens (et où malgré moi j'aspire à «retourner») ? L'attachement au «présent», au «présentable», la précipitation vers l'image, tels des papillons apeurés et fascinés, ne correspondent-ils pas à une volonté de «salut» à tout prix, loin des peurs nocturnes, des rêves confus et inquiétants (loin du «chaos» qui se fait sentir, sans cesse, si *proche*...)?

La peur de la nuit, c'est aussi la peur de la solitude : «je suis seul à dormir» (mon partenaire, fût-il étendu à côté, n'y pourra jamais rien) comme je suis seul à mourir. Perdu dans mes rêves, le plus souvent discontinus, chaotiques – bien loin de la logorrhée verbale qui tentera de les rendre artificiellement «logiques» –, le *cri* me travaille, jamais très loin de se faire entendre, à fleur d'angoisse, quand il n'éclate pas : terreur, épouvante, panique extrême. Clameur qui me déchire, me divise, voire me décompose, que je serai finalement toujours seul à entendre, quoi qu'il en soit de cet «autre» aussi enfoncé en lui-même (et soucieux de «préserver son sommeil»). Comment ne pas souhaiter échapper à cette clameur interne qui se pousse vers le cri, jusqu'au «cri de mort» comme on dit? Le «mourant» en moi ne saurait en permanence rester caché sous les apparences du vivant : après tout, le vivant s'y tient, s'y enfonce «jusqu'au cou», et ne s'en dégage jamais qu'avec peine (d'où le goût du meurtre et de la cruauté qui tient chaque homme en son fond et, paradoxalement, le poussera à agir). Cela s'apprivoise-t-il? Jusqu'à quel point peut-on transformer le meurtrier – potentiel ou réel – en musicien? Doit-on vraiment s'étonner – voire se scandaliser – de ces tortionnaires de camps, par ailleurs sensibles à la musique la plus raffinée? Cruauté et musique ne se répondent-elles pas, voire ne s'accompagnent-elles pas naturellement? Ne pas oublier la «cadence»...

Ce n'est que très lentement, et toujours incertainement, que le cri s'apprivoise et tend vers le son. Le son, «frère de l'âme», dira Hegel, mais qu'est-ce que

l'âme? Est-il rien de plus incertain, de plus fugace, toujours tenté de s'abolir? Et pourtant, me dira-t-on... pourtant, la musique existe, le son se fait bien entendre, la «métamorphose» advient... Cette écriture que je trace présentement existe, mais quel effort pour y croire! Combien de cris, de poussées agressives, de propensions meurtrières lentement défaits, apprivoisés, transposés, recomposés...! Mais jusqu'à quand? Et pourquoi? Si tout, un jour, s'abolit dans le néant? La «foi» est un pari désespéré que presque rien n'appuie... presque... n'exagérons pas l'espoir, mais ne nions pas non plus ces quelques signes inscrits... C'est le son qui, d'abord, fait échapper au cri, à la clameur intérieure de tous les fantômes qui se chamaillent, au balbutiement, au bredouillement qui nous viennent si naturellement et aisément. Mais surtout le son que fait entendre *ta* voix (mais à tel point mal assurée que la violence sexuelle, tout à l'heure, la réduira au silence jusqu'à la faire rentrer au fond du ventre), néanmoins, *ta* voix se fait-elle entendre, et il peut m'arriver de l'écouter... pas très longtemps certes, entre deux images qui me sollicitent et tant d'occupations..., *ta* voix tout de même, toute première unification de ces pulsions chaotiques, antérieurement à... ou à travers... – mais toujours en dépit de... – les artifices du langage, les discours construits, les formules toutes faites et les propos banals dont s'alimente quotidiennement la gent humaine, *ta* voix... toute première manière de te transcender, de te métamorphoser en un autre être, d'accéder «comme» à une autre dimension d'être, tremblante au bord des signes auxquels s'accroche si ténument ce que l'on appelle avec tant de grandiloquence le «sens». Gouttes

de rosée signifiantes, les sons, à même lesquels perle le « sens »...

Mais combien précaire ce « miracle » et mal assuré, et momentané, au point qu'y croire demande peut-être trop, peut-être plus qu'un être dit « humain » ne peut se le permettre, surtout s'il n'est pas sans cesse *redressé* comme il l'était autrefois par l'Église... Mais de quelle manière l'est-il aujourd'hui par l'État, la Production, la Télévision qui ramènent toute transcendance à ce qui protège, ce qui nourrit et peuple l'esprit, en guise d'imagination, d'images fabriquées prêtes à la consommation immédiate, que ces images entretiennent un « idéalisme » béat ou qu'au contraire, elles excitent sexe et violence, témoignant ainsi de ces « sources » auxquelles on souhaiterait faire retour... faute de pouvoir « mourir », à quoi il faut pourtant pouvoir consentir en apprivoisant lentement ce qui sauve... les signes dont les sons sont les prémices ?

Ta voix... tout de même qu'une douce musique... Le son en est d'autant plus clair et audible qu'il est plus aigu, plus déchirant, à vrai dire encore tremblant, *frémissant* du cri dont on peut sentir par quel miracle, si improbable, il le « transcende » (et j'use ici de ce mot en toute conscience de sa grandiloquence, pour traduire, ou du moins le tenter, ce qui tend à s'élever du chaos vers quelque frémissement signifiant, souvent troublant, voire déchirant). Le son aigu, comme peut-être l'accent aigu, sont premiers, palpitants de l'origine, de ce qui tend à *poindre*, à s'élancer, mais pour ensuite... retomber (telle est la « loi »), et voilà le *grave*, en vertu de la « gravité », impensable tout de même sans l'aigu, et qui n'est pas tant re-chute dans le chaos,

puisqu'il s'agit d'un *son* tout de même, voire d'une note, et certainement d'un accent. C'est la retombée d'un effort, de ce qui fut tout de même *tenté* – et quel risque alors couru!... comme une détente succédant à la tension, concession à la loi destinale dite de la « gravité ».

Toutefois, ce son est bien distinct, et l'on n'en sera plus quitte, d'autant plus *distinct* qu'il aura été « clair », c'est-à-dire aigu, déchirant : c'est à ce prix que sera rendue possible l'*idée*, claire et distincte, telle l'essence même de ce son. Distinct, ce son, en ce qu'il s'arrache sans conteste à la confusion première, se tient, voire tend à se maintenir, en son élan, jusqu'à un certain point... de chute. Mais distinct aussi de tout autre son qui se pourra faire entendre... nuance ! dira-t-on, certes, mais qu'est-ce d'autre qu'une « nuance » qui distingue un son d'un autre... et finalement, la voix qui l'émet... à cette nuance ou peut-être ces nuances, je reconnais *ta* voix, dont le frémissement est *unique*. Toute première origine de ce qui s'appellera « différenciation individuelle », concept risqué, voire prétentieux, mais peut-être au sens justement de *prétendre* à ce qui n'est jamais assuré ni, en réalité, aisément assignable, mais néanmoins irréductible en ce lieu si difficile à cerner que nous tentons ici d'approcher. De cette différenciation individuelle *qui rend un son unique* peut-on séparer la différenciation sexuelle en son *ambivalence* essentielle, sans cesse hésitante entre l'aigu, le plus aigu et le grave, le plus grave... frémissement *sonore* puisqu'il s'entend et que la voix est à ce prix... *ta* voix, aussi unique qu'elle est différenciée, aussi reconnaissable qu'elle peut devenir méconnaissable, toujours menacée

de se fondre à nouveau, devenant *commune*, celle de l'«homme» ou de la «femme»... différenciation hésitante et frémissante en son origine, jouant, tels les sons, son elle-même, entre l'aigu et le grave, dont elle présente toutes les nuances, jusqu'à ce que le «commun» s'en empare pour créer l'«homme» et la «femme», qui, rompant avec l'origine jusqu'à l'oublier, ne font plus que mimer des images sociales, pis encore, des «rôles», qui ne se maintiendront qu'à la faveur de «passions» factices et de «ruptures» haineuses dont, depuis longtemps, la «littérature» – celle qui se répand, la «mauvaise» – a fait son lit. Non que le «son» soit sexuel, selon la vulgate viennoise, mais bien plutôt le sexuel, en son origine, serait-il sonore. La «nature» vient s'y briser, cela s'entend encore...

3. *Du son au sens*

Le son est une sorte de création. La nature n'a que des bruits.

PAUL VALÉRY

Pauvreté de la fiction. Derrière laquelle l'auteur dissimule sa voix. Il «construit» un monde par-delà sa douleur, son «cri» plutôt que de «créer», en l'appropriant, un «monde», c'est-à-dire une cohérence qui soit proprement sienne, qui répercute sa voix plutôt que de l'étouffer. C'est pourquoi découvrir une «voix authentique», non travestie, laissant affleurer le sens à même son tremblement, à même les sons qui

Éditions Les Herbes rouges
C. P. 48880, succ. Outremont
Montréal (Québec) H2V 4V3
Téléphone : 514 279-4546

Document de couverture :
Mathieu Deschênes et François Girard-Meunier, *Petite terre*

Distribution : Diffusion Dimedia inc.
539, boulevard Lebeau
Montréal (Québec) H4N 1S2
Téléphone : 514 336-3941

Diffusion en Europe : Librairie du Québec
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris (France)
Téléphone : (01) 43-54-49-02
Télécopieur : (01) 43-54-39-15

Consultez le site de l'auteur à l'adresse suivante :
www.michelmorin-philosophe.com

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur
à Cap-Saint-Ignace en avril 2012
pour le compte des
Éditions Les Herbes rouges

Imprimé au Québec (Canada)

Se transpose ici en signes, *s'écrit* une *voix* qui cherche à se faire entendre. Qu'a-t-elle à *dire*? Sa solitude, sa «misère», son désir d'au-delà; sa vocation à faire exister un monde *autre*; sa recherche d'amitié, seul lien social authentique.

Mais elle résonne dans un monde *dépoétisé*, de plus en plus ramené à une seule dimension, celle du *réel* ordonné par la technique, qui cherche à noliser l'imagination en discréditant la rêverie.

Cette voix aspire à la Parole. Mais qui parle aujourd'hui? Les médias? Les collectifs à prétention rassembleuse? Et toi, parles-tu? Ou répètes-tu la vulgate sociale ou nationale? Se pourrait-il même que cette culture que l'on appelle «québécoise» ne soit en fait qu'une contrefaçon, fondée sur l'occultation et le déni d'une plus ancienne culture émanée de ce qui s'appelait «Canada français»? Quoi qu'il en soit, le pays qui t'attend n'a pas de nom, à toi de le faire exister à travers tes signes, de faire entendre *ta* voix, unique et inimitable.

M.M.

Écrivain, philosophe, l'auteur croit plus que jamais à la philosophie comme enseignement, c'est-à-dire comme Parole. De cette Parole vive, son écriture recueille et rassemble les traces, au point d'en composer des livres qui, reliés entre eux à travers le temps, constituent une sorte de Roman idéal.